

Suzanne FORISCETI

*Une enfance en Charente*FORISCETI, Suzanne, *Une Enfance en Charente. 1940-1947*. La Crèche. La Geste. 2018. 468 pages.

Suzanne Forisceti (1934-) se souvient ici des sept années qu'elle a passées à Saint-Michel-sur-Charente, durant la guerre et l'immédiate après-guerre. D'une famille d'origine italienne, elle est née en Provence. Les raisons du déménagement familial à la fin de 1939 ne sont pas données.

L'autrice nous raconte sa vie, décrit sa maison, présente la bande des cinq, elle et ses quatre amies, se souvient des Jeannettes et des camps de vacances, ainsi que du retour estival en Provence chez ses grands-parents avec son cousin Gégé, de son entrée au collège. La naissance de sa sœur, son premier amoureux, Lulu, lui permettent de dissenter sur des sujets encore largement tabous comme l'amour et la procréation. Elle évoque aussi les figures remarquables de son entourage, l'élégante et mystérieuse madame Rose qui donnait des cours de piano, Paquita et Pépé, couple de réfugiés espagnols ou encore le barde Goulbeneze.

La guerre est évidemment très présente, de son père ayant évité le STO – Service de Travail Obligatoire – imposé par l'occupant en se roulant dans les orties ou bricolant un poste à galène permettant d'écouter le général de Gaulle à la BBC, au choc d'Oradour-sur-Glane en juin 1944, aux délégations d'anciens déportés témoignant des camps dans les écoles et aux femmes tondues, en passant par les privations, le rationnement, la débrouillardise, les ruses, les camarades arrêtés. Elle consacre aussi un chapitre à la première « votation » de sa mère en 1945, suite à l'ordonnance du 21 avril 1944 du Gal de Gaulle.

Sa dernière année scolaire en Charente en 1946-47 est un déchirement, car elle apprend la promotion de son père et sa mutation dans la vallée du Rhône les forçant à quitter l'Angoumois, auquel elle avait consacré un chapitre, orienté sur les personnages historiques célèbres, à commencer par Marguerite de Valois, et les distilleries et moulins à papier qui faisaient alors la réputation du pays.

Ce livre se veut un témoignage. On est un peu gêné par le sentiment d'une reconstitution désordonnée, par les tirades indignées écrites *a posteriori* et lorsque l'auteur évoque les deux mois de vacances et une rentrée scolaire début septembre en 1946, on doute du crédit à accorder à sa mémoire. Cependant, l'autrice a le mérite de mettre en relief des points importants de l'évolution de la société, comme le fait que le vote des femmes a contribué au rééquilibrage des rôles au sein des familles.

Citation

Comme tous les villages d'antan, mon village avait sa grande gueule et son simplet – le ravi comme on dit en Provence – et son riche, le marchand de charbon, de gaz butane, de bois et de choses rares, introuvables... Il y avait aussi une sorte de romanichel qui sillonnait le canton en poussant devant lui un petit charreton. Un chien baveux, aux yeux injectés de sang, tirait la cariole, le regard sournois. L'homme s'appelait Ramponaud. Était-ce son patronyme ou bien ce mot a-t-il une signification en patois charentais ?

C'était une figure le Ramponaud. Toujours vêtu de noir une cape rapiécée l'hiver lui faisait comme des ailes de corbeau. Il se coiffait d'un grand chapeau de feutre verdâtre à force de recevoir la pluie et de sécher au soleil. Même son visage – sa trogne plutôt – disparaissait à moitié sous une énorme barbe, semblait noir. Il ramassait les chiffons, les journaux, les cartons et la ferraille. Il ne dédaignait pas à l'occasion troquer une prise au collet ou à la glue – car il était « braco » à ses heures – contre ce qu'il aimait le plus « un bon coup de cougna » et plutôt deux qu'un. » p.184. (glu est écrit avec un -e final par l'auteur, ndlr)